ISABELLE

 En ce matin d’automne, ils faisaient tous les deux leur promenade quotidienne. Celle qu’ils faisaient tous les jours depuis cinq ans. Tout était paisible. La pâle lueur de l’aube rendait resplendissantes les maisons à colombages et en torchis de la belle région de Normandie. Ils étaient tous les deux nés là-bas et n’en étaient jamais partis. Les réverbères de l’allée principale étaient encore allumés et éclairaient les derniers recoins sombres de la rue ; et on pouvait voir la lune bleue qui s’en allait, et le soleil orangé qui baignait la rue d’une douce lumière rose. Les commerçants les plus matinaux avaient déjà ouvert leur boutique. Certains prenaient l’air sur le pas de leur porte, humant les effluves de pain tout juste sorti du four qui emplissaient la rue. La pancarte accrochée sur la vitrine du cordonnier annonçait que la boutique était ouverte. La porte de la mairie, au-dessus de laquelle flottait le drapeau tricolore, était grande ouverte, prête à accueillir des habitants. Ils étaient presque seuls dans la rue. Soudain, la cloche de l’église sonna huit coups, mettant fin à cette torpeur. La ville s’éveilla comme un seul homme. La mercière ouvrit sa boutique et exposa ses pelotes de laine sur de petits présentoirs en bois. Des acheteurs pénètrent chez l’épicier en faisant retentir la sonnette de la porte d’entrée. Quelques écoliers, leur cartable à la main, commencèrent à marcher par petits groupes vers l’école. Les volets en bois peint des maisons s’ouvrirent et on tira les rideaux. Tous les deux poursuivirent leur promenade sans se préoccuper de l’agitation matinale.

 Le claquement des talons d’Isabelle résonnait à chacun de ses pas sur les pavés ocre de l’allée bordée d’érables aux feuilles jaunes et rouges et aux branches malmenées par le vent frais du matin. Ces érables, se disait le jeune homme qui accompagnait la magnifique Isabelle, ils les avaient vus fleurir, produire des fruits et perdre leurs feuilles cinq fois ensemble. Ils marchaient doucement côte à côte. Les quelques promeneurs qu’ils croisaient en ce début de matinée ne pouvaient s’empêcher d’admirer l’allure digne de la belle, sa ravissante robe couleur champagne, le petit manteau chamois matelassé qu’elle portait sur les épaules pour s’abriter de la légère brise, ses jambes menues et élancées, sa gorge magnifique et le noir si profond de ses yeux allongés aux longs cils. Les passants, qui n’avaient jamais vu une telle beauté, pensaient que cet homme avait de la chance, et on pouvait lire de l’admiration et un soupçon d’envie dans leurs yeux.

 « Il fait beau aujourd’hui, n’est-ce pas ? demandait un homme à une femme dans la rue.

 - Oui, j’espère que ce temps va se maintenir pour le reste de la journée, répondait la femme. Oh, regardez ! Quelle belle robe ! »

 Le jeune homme, qui marchait aux côtés de sa compagne dont la beauté de la robe ou des yeux faisait l’objet de tant d’admiration, souriait et lançait une plaisanterie. Isabelle, quant à elle, baissait les yeux. Ce jour-là, ils écoutaient les oiseaux pépier gaiement : la mésange zinzinulait, le pic épeiche tambourinageait, le pigeon roucoulait et la caille carcaillait. D’autres oiseaux, perchés dans les érables ou sur les toits de chaume, babillaient, gazouillaient et pioupioutaient. Était-ce pour eux ? Il semblait à l’homme qu’ils chantaient plus fort et plus juste que d’habitude. Il avait l’impression que le monde entier était heureux pour lui. Sans se soucier des regards autour d’eux, il passa tendrement la main sur le dos de sa belle Normande en chuchotant des mots doux à son oreille. Puis, il effleura le bout de son nez et la commissure de ses lèvres s’élargit, dévoilant ses dents lisses : ce petit manège l’avait toujours amusée. Brusquement, un taon la piqua. Elle poussa un léger cri étouffé et il chassa la petite bête du revers de la main. Ils poursuivirent leur marche l’un contre l’autre, attentifs à tout ce qui se passait autour d’eux. Ils s’arrêtèrent un instant pour observer un écureuil d’un roux flamboyant qui escaladait un érable, sa queue en panache se balançant à mesure de son ascension, et qui les regarda de ses petits yeux en forme de bille. Ils reprirent leur marche. Alors qu’ils longeaient une haie, un rapace passa soudain devant eux et elle se réfugia contre lui.

 L’allée devenait de plus en plus vide au fur et à mesure qu’ils avançaient. Lorsqu’ils furent seuls, ils se mirent à trottiner tous les deux. Courir était son dada, il le savait bien. Il observa le vent secouer sa belle crinière brun foncé dans tous les sens et se dit qu’il était l’homme le plus heureux du monde. Après quelques minutes de course folle, leurs joues foncées d’avoir tant couru, ils parvinrent à une fontaine à eau et se mirent à boire. Haletant, il la regarda affectueusement avaler l’eau à petites gorgées en fermant les paupières. Il caressa ses longues tresses et passa la main dans sa mèche emmêlée pour la recoiffer. Il chassa l’adorable petit épi qui surplombait sa tête. Ses yeux doux étaient fixés sur lui et elle le laissait faire. Hippolyte et sa splendide Isabelle arrivaient à l’hippodrome ; il monta alors sur son dos et, voyant qu’elle piaffait d’impatience, ils partirent volontiers au galop.